

## **Henri Guillemin, autant qu'avant**

*Je ne suis pas allée*

*à votre enterrement Monsieur Guillemin*

*Peut-être qu'on ne va jamais à celui qu'il faudrait*

*(à celui d'Althusser qu'étais-je donc allée faire ? Mystère.*

*Ecouter Derrida, claquer des dents*

*- il faisait froid – accompagner des gens  
qui pas plus que moi ne l'avaient lu,  
compris, connu – en somme,  
perdre mon temps).*

*Mais j'étais jeune alors il n'était pas encore*

*précieux ce temps qui achevait de vous user.*

*Cher Henri Guillemin, pardonnez-moi d'abord*

*de ne pas adopter pour vous parler ce soir*

*le tutoiement que vous m'aviez gentiment proposé*

*il y a maintenant vingt ans, un autre soir,*

*quand vous m'aviez écrit « Bien sûr, venez me voir »,*

*et qu'à la porte du grand homme – c'est vous – j'avais sonné,*

*après six heures de train, et d'autres encore passées*

*dans la ville à traîner pour ne pas arriver*

*en avance.*

*Je ne suis pas allée*

*à votre enterrement Monsieur Guillemin :*

*le travail les enfants les parents c'était loin.*

*Vous habitiez en Suisse, où vous étiez resté  
Après l'Occupation, quand vous étiez gaulliste.  
Gaulliste vous ne l'êtes pas resté, ou guère, ou pas assez  
- ce qui chez vous dénote  
une très caractéristique absence de sens  
pratique (d'ailleurs vous n'aviez pas le chauffage central,  
et c'était Jacqueline qui conduisait la voiture).  
Il faudrait tout citer, Le coup du deux décembre, Nationalistes  
et Nationaux, ou Monsieur de Vigny, homme d'ordre  
et poète, Napoléon tel quel, l'Affaire Jésus surtout ;  
on verrait bien alors  
que si vous refusiez aussi d'être de ceux  
que l'on a surnommés les Chrétiens-Démocrates,  
c'est parce que vous l'étiez, chrétien – et démocrate.*

*Je ne suis pas allée  
à votre enterrement Monsieur Guillemin  
vous m'avez dit parfois  
sur mes petits romans des choses chaleureuses,  
sincères, encourageantes ; et c'est pourquoi je crains  
que ce qu'en ce moment je me permets d'écrire  
ne vous paraisse laid, si vous le pouviez lire.  
Mais si vous le pouviez, Monsieur, si vous étiez  
vivant autant qu'avant,  
je n'aurais pas besoin, moi qui ne crois pas bien,  
pour vous parler un peu d'ainsi mirlitonner.  
Il suffirait de prendre un train à grande vitesse,*

*de marcher jusqu'au lac à travers les jardins ;  
vous ouvririez, disant (comme il y a vingt ans)  
« Mais elle est toute petite ! » Vous marcheriez  
de long en large : « Comment !  
Vous n'aimez pas Victor Hugo ? Relisez-le ! »  
Dans un fauteuil râpeux vous tomberiez  
d'indignation : « Ne venez pas me dire  
qu'à ce pauvre Rousseau vous préférez Voltaire ?  
C'est un salaud, voyons ! »*

*Et puis nous passerions à des questions  
d'actualité. Vous lèveriez au ciel, ou peut-être au plafond  
(c'est selon) vos longs bras, et ces mains sans lesquelles  
vous n'auriez pu parler. Vous diriez :  
« Ah, ce pape, il n'en fait jamais d'autres !  
Connaissez-vous Gaillot ? » Et les yeux dans les yeux,  
en chuchotant un peu vous me demanderiez :  
« Petit, dites-moi tout. Pour qui donc avez-vous  
voté ? »*

*Je ne suis pas allée  
à votre enterrement Monsieur Guillemin.  
Depuis trois ans déjà votre voix ne s'entend  
que dans vos livres, et dans les documents  
radiophoniques, qui crissent et que du reste  
je n'écoute jamais.  
Je n'y suis pas allée, mais j'ai relu  
Victor Hugo, et j'ai gardé,*

*dans les dernières pages de votre dernier livre  
(celui dont vous disiez : « Laissez, il est raté »)  
la carte que m'avait envoyée Jacqueline,  
le message accablé que trop souvent je tire  
de l'enveloppe : « Henri  
va nous manquer. »*

**Catherine Axelrad**

(première publication de ce texte: octobre 1995, NRF n° 512, p 113-115)